

**CLEMENT ROSSET,
rattrapé par le réel**



« Loin de moi¹ ! » se moquait Clément Rosset, lorsqu’il refermait, narquois, derrière moi, la porte et « la » philosophie. La dernière s’est refermée, aussi narquoise, ce mardi 27 mars 2018, sur un homme qui m’a ouverte à sa philosophie : celle du Clinamen, du Camembert et des Chimères.

Ses mots, on avait voulu les épeler comme on pèle un oignon, pour rire jusqu’aux larmes de sa « joie tragique ». Lors d’un dîner enivrant *Chez Clément*, attablés un soir d’automne 2010 entre un St. Nectaire et un nectar de vin jaune, on avait voulu croquer son « Tintin », son « Tati », sa « Tautologie » pour entrer en sa philosophie par chaque entrée alphabétique. Mais pour ne pas figer sa pensée, cet abécédaire « à la Deleuze » est resté lettre morte. Celle qui pourtant vit encore en moi demeure son H.

H comme « Hasofin »

C’est le petit nom qu’il s’amusait à donner à son Hyper-Activisme Semi-Onirique de Fin de Nuit : ses troubles du sommeil barbouillés par sa bile noire, qu’il mettait à jour dans *Route de nuit, Épisodes cliniques*. Sa « maladie métaphysique » lui faisait croire que ses rêves n’étaient pas les siens, que « le facteur des songes s’était trompé d’adresse ». Lui pourtant n’en avait qu’une. Normalien et agrégé, ce professeur de philosophie pendant plus de trente ans sous le soleil niçois, n’avait ni portable, ni mail. Rue Fustel-de-Coulanges, il fallait alors lui rendre visite, dans son salon, tapi des livres du monde. Et dans ce monde, il se mettait à citer son univers de penseurs par le cœur à me faire tourner la tête. De Schopenhauer à Hitchcock, de Proust à Hergé, de Mallarmé à Mozart, il jonglait, battant la mesure de sa [valse ontologique](#)

¹ En clin d’œil à sa critique sur le narcissisme *Loin de moi. Étude sur l’identité*, Minuit, 1999.

(filmée lors de cette interview pour le *Monde des Religions*²) de ses bras de chefs d'orchestre, de ses éclats de fous rire dionysiaques.

« Car quoi ce sont des fous ? »

s'inquiétait-il en singeant Descartes, « ceux qui aiment la vie *en conscience* : c'est-à-dire sans être obligé tous les jours de se mentir un peu à soi-même³ » en se fardant la mort ? Il fallait bien que je sois folle pour ne pas vouloir saisir sa radicalité. Et c'est en n'y comprenant rien que cette saine folie m'a mise en chemin vers sa philosophie. Depuis, trois de ses (anti)-leçons me trottent en tête : que je suis bête de ne pas voir que le monde est « idiot », que je suis malheureuse de ne pas souffrir que la « joie est triste », que je suis « loin de moi » à vouloir m'y trouver si près.

Amor Fati

Tôt, cette musique philosophique lui fut soufflée comme une vague leibnizienne. Face à l'océan, Clément a 19 ans. D'un bonheur blanc, il est submergé. Mais avant de se retirer, cette joie étonnante lui laisse dans la bouche l'écume de sa *Philosophie tragique*⁴, son premier essai. « Voilà comment, en une nuit, je suis devenu philosophe ! » étouffe-t-il en son cynisme nietzschéen. Car son *Sils-Maria* à lui, lui a insufflé le « paradoxe de la joie » : « être heureux, c'est toujours être heureux malgré tout ! » L'homme joyeux ne l'est jamais de telle ou telle chose mais du fait même que « l'existence existe ».

Que cette joie demeure...

... jusqu'à *L'endroit du paradis*⁵. Car même en son dernier essai, posthume, qui vient de paraître, apparaît que seule l'allégresse demeure « approbation inconditionnelle de l'existence ». Lui qui jamais ne l'a prise pour acquise a même failli la perdre – ce dont il témoigne dans son troublant *Récit d'un noyé*⁶. Il prend alors acte que « *plus profonde* que la tristesse », l'allégresse incarne ce « petit mystère » qui lui « fait accepter ce qui est inacceptable ». Avant de ciller de son regard enjôleur que « la joie a ceci de commun avec la féminité qu'elle reste indifférente à toute objection⁷. » Là réside d'ailleurs la force majeure de sa « joie tragique⁸ » ; son *Amor Fati* à lui. Aimer ce réel, pour lui, et pour rien d'autre, pour son absurdité et sa beauté, sa cruauté et sa gaieté, sa fin et sa faim.

A nous les idiots !

Face au poids de l'absurde, d'un Cioran cynique et d'un Camus heureux, Rosset en Diogène-Père-Noël porte sur ses épaules, rondes et robustes, cette légèreté grave au bord de son rictus, ces noirs soleils en son ventre rabelaisien, ses brouillards et beaux temps pascaliens en son cœur. Lui à l'appétit philosophique gargantuesque, à l'ivresse de raison, m'a enivrée par sa sobriété ontologique. A nous les idiots qui ne le sommes pas assez pour se rire, comme lui,

² http://www.lemondedesreligions.fr/entretiens/index_4.php

³ *Le choix des mots*, suivi de *La joie et son paradoxe*, Minuit, 1995.

⁴ *La philosophie tragique*, P.U.F, 1960 ; rééd. : PUF, « Quadrige », 1991.

⁵ *L'endroit du paradis*, Les Belles Lettres – Encre Marine, 2018.

⁶ *Récit d'un noyé*, Minuit, 2012.

⁷ *La force majeure*, Minuit, « Critique », 1983.

⁸ Qu'il nous expliquait dans l'interview http://www.lemondedesreligions.fr/mensuel/2010/41/clement-rosset-philosophe-s-avouer-le-paradoxe-de-la-joie-11-05-2010-210_107.php

de l'idiotie du réel. Car en grec est « *idiotes* » (ἰδιος) ce qui simple, singulier, unique. Le réel est « réel ». Ce truisme semble bête et pourtant cette tautologie, tôt vue par Parménide (« ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas ») est vertigineuse. A = A. Ni plus, ni moins. Tout au-delà ou en deçà du réel n'est que foutaise. Notre sottise est de ne vouloir souffrir son idiotie, son unicité. L'intelligence serait de voir le réel dans les yeux sans loucher, lui qui ne peut lui-même se regarder en face car il est « un ». Ce sont ces pupilles uniques que les iris bleues de Rosset m'ont implantées : ce regard de *L'Invisible*⁹. Et c'est dans cet essai – qu'il dédicace d'un sarcastique « *A toi qui le vois* » – qu'il m'a fait percer-voir mes aveugles fards.

Capitaine Haddock

Noyant tel Diogène les préjugés, il fait de l'ivresse – avec la musique – l'une des voies d'accès au réel. Car si l'ivrogne – du Capitaine Haddock au Consul de Malcom Lowry – voit double, c'est néanmoins lui qui « perçoit », qui boit la simplicité du réel tandis que l'homme sobre l'altère, le noie de ses préconceptions. « L'ivrogne est hébété par la présence sous ses yeux d'une chose singulière et unique qu'il montre de l'index (...) : regardez là, il y a une fleur, c'est une fleur, mais puisque je vous dis que c'est une fleur...¹⁰ » L'ivresse goûte l'allégresse du monde car elle offre la saveur de l'étonnement, non pas d'une chose mais qu'une chose soit, là ! « Aboutir non pas à une échappée de l'ici vers l'ailleurs, mais au contraire à une convergence quasi magique de tout ailleurs vers l'ici. » Cette reconduction fait l'ontologie immanente de Rosset, défait celle de la métaphysique occidentale, qui de Platon – écartelant le réel en mondes sensible et intelligible – à Heidegger – séparant l'étant de l'être – a eu l'insanité de le fuir, préférant l'halluciner en outre-mondes, tant sa vérité nue, crue, met les nerfs à vif. Ce désir inavoué de nier la réalité, dont on est incapable de se satisfaire, trahit notre faiblesse. Car au fond du double gît la duplicité de notre impuissance. « Le réel immédiat n'est admis et compris que pour autant qu'il peut être considéré comme l'expression d'un autre réel, qui seul lui confère son sens et sa réalité » dénonce Rosset.

Hors de moi

Du même geste, l'anti-métaphysicien révoque un second dédoublement : celui d'une l'identité, déchirée entre un Moi social et un (prétendu) Moi personnel ! Dans la veine de Montaigne, Pascal et Hume, Rosset pulvérise mais cicatrise nos egos : arrêtons de rechercher notre identité personnelle en notre for intérieur mais cherchons-le à l'extérieur car seule notre identité sociale est réelle. C'est par les autres, que les *zoôn politikon* que nous sommes, devenons. « Connais-toi toi-même ! Γνώθι σαυτόν » ne consiste donc pas à savoir *qui* mais *où* on est, *vers où* l'on va. Sans doute ailleurs, hors de soi, afin de sortir de soi, d'exister (*ex-istare*). M'ayant mise hors de moi, *Loin de Moi* m'a convaincue de me quitter car « qui souvent s'examine n'avance guère dans la connaissance de lui-même ». Ne pas se regarder le nombril, c'est déjà ne plus penser plus à soi. Mais scruter son ego dans la rétine de l'autre, c'est encore se doter d'une identité d'emprunt, se dédoubler au risque de se fêler en « schizo ». « L'intercession de l'amour n'aboutit pas à faire don de soi à l'autre mais à retrouver un soi à la faveur de l'autre (...) à son détriment » nuance-t-il. Car c'est par désamour de soi que

⁹ *L'invisible*, Minuit, « Paradoxe », 2012.

¹⁰ *Le réel. Traité de l'idiotie*, Minuit, « Critique », 1977

souvent l'on s'invente un moi, qui toujours nous décevra. A jamais le reflet d'un soi confisqué par le regard d'autrui, il contredira l'image que l'on a de soi. Rosset tranche sans appel : « moins on se connaît, mieux on se porte ». La seule réconciliation de la mésestime du moi demeure, selon lui, « la fin » ; que je relis d'ailleurs à la toute fin du *Réel et son double*, où il cite le mot d'André Ruellan : « La mort est le rendez-vous avec soi : il faut être exact au moins une fois¹¹. »

Marginal et majeur

S'il a manqué le rendez-vous avec son temps, il ne manque pas d'être un philosophe de notre temps ; en atteste les travaux et hommages de notre génération. Marginal et majeur, celui dont les pamphlets – de sa pièce *Les Matinées structuralistes* à sa *Lettre sur les chimpanzés* – dont les canulars – de son *Précis de philosophie moderne* à ses tribunes qu'il signait sous pseudo dans les colonnes de *L'Obs* pour se rire des « esprits de sérieux », des sorbonnads, comme des gauchos –, comme le cynisme voltairien – lui qui surnommait Derrida de « sioux » soit de balayeurs de l'ENS ou Deleuze de « faux modeste » – demeura-t-il l'incompris ? Car si on dit la plume de Rosset trempée dans l'encre de la simplicité, l'idiotie de sa philosophie, celle qui dit le réel sans le redire, est parfois difficile à dire.

« Rosséiste » ?

Heureusement alors que nous n'avons jamais mis de point final à ce dictionnaire « rosséiste ». Car ainsi vit sa philosophie à l'instar de sa musique, lui qui a composé un opéra infini. Strawinsky disait en effet que la musique est, par essence, « inexpressive ». Ni duplication, ni imitation du réel, elle exprime, en sa répétition, la réalité sans jamais la doubler. La musique n'explique ni les idées, ni même les émotions ; elle n'exprime rien qu'elle-même et par là révèle le « la », la note du réel. C'est cette dernière leçon, qui en vérité m'est première, que Clément Rosset m'a révélée : entendre sans comprendre le chant du monde quand bien même il sonne quelquefois si faux, face à l'absurdité criante de la vie. « L'inexpressif musical » parfois nous réconcilie avec la dissonance du monde ; nous invite à faire nos gammes avec le réel et ainsi nous donne confiance en la vie. Serait-ce ce don inouï qu'il nous aurait légué ? Faire confiance, en soi grâce aux autres, en la vie, grâce à lui ; tel que le renverse aussi si bien Charles Pépin en son salutaire essai *La confiance en soi, une philosophie*¹² pour qui la confiance en soi est « toujours en même temps une confiance en autre chose que soi. » Lui qui cite cet aveu solaire de Nietzsche : « Jamais je ne pourrai lire un philosophe qui ne soit en même temps un exemple. » De loin, il est le mien.

Pour aller plus loin :

Lire ses « boulettes », sa bibliographie et interviews ses sur son site officiel

<https://clementrosset.com>

¹¹ *Manuel de savoir-mourir*, d'André Ruellan, dessins de Topor, poche, 2007.

¹² *La confiance en soi, une philosophie*, de Charles Pépin, Allary éditions, 2018, 216 p, 19 euros